
L'itinéraire des héros zadiens : une quête initiatique

The Journey of Zadi Zaourou's Heroes as an Initiatory Quest

KOFFI LOUKOU FULBERT

Université « Alassane Ouattara », Bouaké

The symbolic journey undertaken by Zadi Zaourou's literary heroes follows the pattern of a three-stage initiatory quest. It begins with what Roger Bastide calls "separation rites". On this stage, all heroes are separated, with or without their own will, from their familiar environment, under the pretext of having to solve a common problem. Obedience to this social call leads to the second stage of initiation during which the neophytes must face obstacles of many kinds: seduction, fear, the unknown & c. Each and every one of them, however, manages to overcome the barriers and eventually receives the initiation insignia. This leads to the third phase of the process and the third type of initiation rites, known as the "reintegration" or "aggregation" rites. The return of the initiated to their original community will finally bring about the destruction of the oppressive power and the independence of society.

Keywords: *initiatory quest; initiation master; neophyte; separation rites; margin rites; reintegration rites; magic initiation; religious initiation; tribal initiation.*

Introduction

Les concepts d'initiation et de sacré ont été au centre des études de nombreux socio-anthropologues, tels Mircea Eliade, Roger Caillois ou Roger Bastide. Ce dernier, en particulier, distingue trois types d'initiations : les initiations magiques, qui créent chez l'appelé une personnalité aberrante, insolite, échappant à la condition humaine et se manifestant par des pouvoirs surnaturels, et qui se soldent par la marginalisation de l'appelé ; les initiations religieuses, qui font passer l'appelé du domaine profane au domaine sacré ; et les initiations tribales, qui reposent sur des rites consacrant le passage de l'enfance à l'âge adulte. Contrairement à la première, les deux dernières initiations visent la réintégration de l'élu à sa société d'origine, mais, cette fois, avec un nouveau statut et une nouvelle mission. Les diverses initiations s'opèrent selon trois rites : les rites de séparation, les rites de marge et les rites d'agrégation ou de réintégration. Notre étude, qui s'inspire plus spécifiquement des initiations tribales, vise à étudier le parcours des héros de l'œuvre poétique (1984 et 2001) et théâtrale (1984, 1999 et 2001) de Zadi Zaourou à partir des trois rites définis. Une telle démarche devrait permettre de déterminer en quoi les héros zadiens sont des initiés, au sens que Roger Bastide donne au terme. La réflexion s'inscrit dans le cadre de la poétique d'auteur et vise à révéler une spécificité de la pratique littéraire chez Zadi Zaourou qui milite pour un retour aux sources dans la création artistique.

Les rites de séparation

Les rites de séparation consistent, selon Roger Bastide, à séparer l'enfant du groupe des femmes. En effet, l'enfant est élevé depuis sa naissance par sa mère, et il appartient de ce fait à

l'univers des femmes. La séparation, qui s'opère le plus souvent sous la forme d'un rapt, constitue une mort symbolique : « Le futur initié est censé avoir été avalé par un monstre, qui le dégorge ensuite, ou tué par lui ; la grotte où il est conduit est la bouche du monstre; la hutte où il sera initié dans la brousse a l'apparence du monstre mythique (Nouvelle Guinée) » (Roger Bastide, 2011). Ces rites prennent encore des formes diverses (bains, destruction des anciens vêtements, changement de nom) et se soldent par la renaissance de l'enfant. L'étude de ces rites chez les héros zadiens se fera à partir du statut initial du candidat à l'initiation, de son appel ou élection, et des stratégies initiatiques.

Statut spirituel initial de l'appelé

Les héros de l'œuvre de Zadi sont tous, au départ, confondus au peuple, à la foule impuissante dont ils partagent les insuffisances (faiblesses) de même que les aspirations, l'idéal d'émancipation. Dans la trilogie baptisée *Fer de lance*, c'est le Maître d'initiation lui-même qui fait remarquer la fébrilité de son disciple Dowré et du peuple non initié : « Comme est borgne ton oreille Dowré, / Borgne à faire éclater de rire la grosseur d'un crapaud femelle » (*Fer de lance*, Livre 2 : 74) ou « Deux cent bouches, Dowré / Dansant tout leur saoul / Là / Sous tes yeux, vos yeux infirmes » (*Fer de lance*, Livre 2 : 105-106).

La fragilité de l'appelé est lisible au niveau de son regard, si l'on tient compte du syntagme « vos yeux infirmes » et de l'énoncé « Comme est borgne ton oreille ». Quoiqu'appelé, celui-ci n'est encore qu'un néophyte, qui ne dispose pas du troisième œil, caractéristique de l'initié. Il est alors victime de la manipulation malveillante de l'ennemi, que la Maître qualifie d'« éblouissant mensonge » (*Fer de lance*, Livre 2 : 66).

Ce regard infirme est aussi vérifié chez Esmel, héros de la pièce théâtrale *La Tignasse*, notamment dans son entretien avec le Maître d'initiation, Gondo, au bord d'un marigot. À la question de savoir s'il a peur de l'eau, Esmel marque sa surprise et répond au Maître : « Peur ? Curieuse idée ! Peur de qui ? de quoi ? de l'eau qui chante ? Est-ce qu'on a peur de la beauté ? » (15). Et c'est au Maître d'expliquer que derrière cette beauté séduisante, se cache un danger ; en d'autres termes, que la beauté est dangereuse. L'étonnement d'Esmel se fait alors plus grand, et il comprend, comme veut le lui faire savoir le Maître, que sa vision des êtres et des choses est encore limitée à leur simple apparence.

La non-initiation se traduit également par l'impuissance du héros face aux forces de l'oppression. C'est précisément le cas de Shéhérazade dans *La Guerre des femmes*, du néophyte dans *La Termitière* et de Niobé-la- peste dans *Le Secret des Dieux*. Comme sa première épouse Souad, et comme toutes les autres que le Sultan Shariar épouse un jour et fait exécuter le lendemain, Shéhérazade, qui vient d'épouser le Sultan, est promise à la mort, un jour seulement après ses noces. Sa vulnérabilité est annoncée comme une fatalité par le diseur :

« Un jour entra dans la couche du Sultan Shariar, l'une des plus admirables créatures dont le ciel avait doté la belle terre d'Arabie que désolait maintenant la redoutable colère de son prince. Shéhérazade était son nom. Dans toute la ville, elle brillait déjà, tant par l'éclat de son intelligence que par le raffinement de son corps. Tous frémissaient à l'idée qu'elle aussi allait périr des colères du Sultan Shariar que ni les suppliques des dignitaires du royaume, ni les lamentations des mères éplorées ne parvenaient à fléchir. (Entre Shéhérazade). Voyez Shéhérazade qui s'avance et marche vers une mort certaine. Admirez sa grâce. Mais que pourra son génie si frère encore contre cette haine des femmes qui aveugle le Sultan Shariar ? » (*La Guerre des femmes* : 15).

À l'extraordinaire beauté de Shéhérazade, s'oppose la cruauté de Shariar. Ce contraste frappant renforce le sadisme du Sultan en même temps qu'il éveille l'affectivité euphorique du récepteur en faveur de la jeune épouse. Mais, comme chez Antigone, la fatalité naît surtout du caractère inéluctable de sa mort programmée et de l'impuissance du peuple à la secourir. L'interrogation oratoire qui clôt l'extrait est révélatrice de cette incapacité : « Mais que pourra son génie si frère encore contre cette haine des femmes qui aveugle le Sultan Shariar ? ».

La Termitière ne présente pas de tableau plus reluisant puisque le peuple, au sein duquel se trouve le néophyte, subit le dictat du Monarque et de « Ouga », le puissant esprit qui l'inspire et le fortifie : « Il était puissant Ouga ! Rien ne résistait aux morsures de sa main. Rien. Ni les rebellions du courage, ni la soumission servile, ni même les fidélités à l'excès. C'était la main d'effroi. Elle frappait quand elle voulait, n'importe qui et où elle voulait. Elle abattait jusqu'aux filles pubères et anonymes, la main de Ouga » (95). L'oppression est si grande et semble si insoluble que le peuple finit par confesser, vaincu : « Nous sommes libres, nous sommes contents, nous sommes heureux » (110-111).

La situation est identique dans *Le Secret des Dieux* où règne l'Empereur Édoukou-roi sur un peuple misérable et qui mendie. Ce peuple, qui s'organisera plus tard autour de Niobé-la- peste, est encore impuissant au point qu'il subit le mépris rageur du Monarque :

« Le peuple, sur la place, attend l'Empereur qu'annoncent déjà les tambours parleurs. Il mendie, le peuple la main tendue, le regard éteint, le corps brisé.

Entre le Monarque en tenue d'apparat. Il marche dignement. Il regarde son peuple qui lui tend fébrilement la main. (...) D'abord surpris, le peuple se redresse, le regard et se déchaîne maintenant en rires francs et cruels. Le Souverain descend de son siège, foudroie de son regard ce peuple insolent. Le peuple lui tend à nouveau ses mains qui mendient mais le Monarque détourne son regard avec mépris » (56).

L'opposition entre l'Empereur et son peuple s'observe aisément. Lui est en tenue d'apparat, signe d'aisance et de prospérité, tandis que le peuple mendie, signe de dénuement total. Mais cette opposition vire surtout à l'affrontement et à la défiance des deux protagonistes, d'une part, puis à la domination écrasante et au rejet du peuple par le Monarque, d'autre part. Si la défiance marque un conflit latent et sourd, elle est encore loin de traduire un équilibre des forces en présence. Le regard foudroyant du Monarque est la preuve qu'il domine encore la relation dialectique.

La condition initiale du héros zadien est donc celle d'un être fragile, soumis à la *manipulation* et au dictat des oppresseurs de tous ordres. Il en est ainsi parce que, contrairement à ses adversaires, celui-ci a un rayonnement encore limité au monde sensible : il est un non-initié. Or, le fondement du pouvoir adverse est d'ordre spirituel, ce qui l'oblige à nouer des alliances du même ordre.

L'appel / l'élection

Le concept d'appel ou d'élection suppose que l'engagement dans les sentiers de l'initiation ne relève pas de la volonté du néophyte mais est le fait d'un choix souverainement opéré par un être transcendant. Cet appel prend diverses formes, selon le cas. L'appel de Dowré se fait sous la forme banale d'un apprentissage de l'art poétique auprès d'un Maître aguerri :

*« Nous voici Dowré
à la racine de la nuit
et la foule est compacte
la foule (son cœur son corps et son âme en rut)
Tiens ferme Dowré mon frère et porte au loin ma voix
ma voix des profondeurs
la fine et douce chanson fluée de ma gorge profonde
tiens ferme ce bissa Dowré
tiens-le ferme et dis et redis après moi :
Didiga
Yakôlo Didiga » (Fer de lance, Livre 1 : 19)*

Le poète s'efforce de retranscrire ici les circonstances de profération du discours poétique en Afrique noire. Celles-ci sont, en général, relatives aux veillées funèbres qui durent des heures et des heures, ce qui exige de la part du poète, de l'endurance et une exceptionnelle solidité vocale. Il s'agit, en outre, d'un art vivant, qui a lieu devant un public relativement nombreux. Ces deux

circonstances permettent de définir le rôle dévolu à l'appelé. Il est l'aide et le soutien vocal du poète, « son porteur de voix ». Plus clairement, il répète à plus haute voix, pour « la foule compacte », les propos du poète. Il n'est pas encore un créateur, un artiste au sens premier du terme, mais l'imitateur fidèle d'un Maître. C'est en répétant fidèlement les propos du Maître qu'il acquerra le verbe sacré et l'autonomie dans la pratique artistique. Il est encore en apprentissage. Mais cet apprentissage n'est pas le fait d'un choix volontaire. Sa grande fébrilité montre bien qu'il obéit à un ordre de niveau supérieur et que sa volonté importe peu ici.

En d'autres lieux, l'appel se fonde sur des événements malheureux de la vie quotidienne. L'affliction est l'une des occasions où le sujet se rend très disponible, très réceptif et très perméable à la voix des dieux. C'est précisément le cas de N'diaye Salif Doudou qui, meurtri par la disparition brusque de Tchétché Lébé, répond favorablement à la voix consolatrice du poète initié qui l'engage dans un voyage orphique :

*« Puisqu'il me faut pour son règne sonder les viscères de l'année défunte,
Doudou
ne me quitte plus d'un pas
Mais de moi détourne ce visage incertain
Et surtout nul reflet dessous ta paupière qui s'irrite.
J'ai dit et redit
Clair soleil à ton œil qui s'inquiète !
Détourne de moi ton front qui se crispe
Car plus jamais ne réparaitrait
L'ami
Si tu devais me surprendre moi aussi
Pleurant véritablement des pleurs
du passant débile et simplet » (Aube prochaine : 83)*

L'affliction de Lébé est le signe qu'il n'est pas encore parvenu à dominer les émotions de l'homme ordinaire, non-initié. Une telle peine ne peut être surmontée que si le sujet acquiert des qualités surnaturelles qui lui permettent de s'élever au-dessus de la mort. C'est pourquoi le poète effectue avec lui ce voyage initiatique au lieu du deuil pour en ressusciter le décédé.

Un cas similaire a lieu chez Esmel qu'une paraplégie sévère a conduit chez le guérisseur Gondo Tia à Man. Ce jeune étudiant en instance de thèse de médecine s'est d'abord soumis à la thérapie de la médecine moderne avant d'en constater l'échec criant et de se rendre, sur les instances de sa mère, chez le thérapeute traditionnel. Contrairement aux attentes d'un intellectuel marqué par l'esprit cartésien, Gondo propose une thérapie qui passe par la connaissance des plantes, du milieu ambiant, de l'être profond des êtres, phénomènes et choses, avant d'aboutir à la guérison du corps qui n'est qu'une simple enveloppe de l'âme, et non la source intime du mal. En désertant le cabinet médical de son Maître – le Professeur Dégui – un peu malgré lui, et en s'engageant dans des sentiers inconnus, Esmel répond sans le savoir à l'appel d'une voix dont il ignore pour l'instant la nature, mais qui bouleversera radicalement sa vie.

Shéhérazade, de même, s'engage inconsciemment dans les sentiers de l'initiation alors qu'elle est menacée de mort par le Sultan Shariar ; elle prend la fuite et appelle désespérément au secours un être fantastique dont elle n'a entendu parler que dans les contes : Mamie Wata. Sa surprise est grande lorsque cet être lui apparaît et prononce même son nom. Commence alors pour la jeune et belle fille un processus initiatique qui devrait l'affranchir de la menace du Souverain.

Avec le *néophyte* et Niobé, c'est surtout l'idéal de justice et d'émancipation qui déclenche le parcours initiatique. Dans un cas comme dans l'autre, le peuple se trouve dans une situation d'oppression indescriptible. Une telle condition suscite l'émergence des leaders respectifs qui ne répondent, en réalité, qu'à l'appel des êtres transcendants. Cet appel est d'abord sourd, puisque l'élu se sent inexorablement attiré par une voix et vers des sentiers qu'il ignore encore :

« On entend le pédou¹ tandis qu'apparaît le néophyte qui semble chercher quelque chose. On dirait qu'il entend un appel silencieux. Soudain, tordu sous l'empire d'une souffrance indicible, il se prend la tête à deux mains et pousse un cri déchirant. Le pédou se tait pour laisser place à l'arc². Commence alors pour le néophyte la longue marche semée d'embûches sans nombre, la quête initiatique proprement dite, au cours de laquelle il devra triompher de l'effroi, de la douleur, de l'épreuve » (La Termitière : 97)

L'appel initiatique commence de la façon la plus banale. Si l'appelé entend une voix, il a du mal à imaginer que celle-ci va bouleverser radicalement sa vie. Il a le sentiment que celle-ci ne relève que du monde sensible. Mais il y a que cette voix est confuse, que sa source est indéterminée. Aussi se met-il à en chercher l'auteur. Et ce premier pas déclenche un autre niveau initiatique, puis un autre encore, et ainsi de suite. Cet appel n'est véritablement entendu que par lui seul, précisément parce qu'il est le seul à même de faire corps avec son peuple, de sentir ses peines et ses douleurs. Car le don des dieux doit être mis au service du peuple et non d'un individu unique. Dans ces conditions, passion pour le peuple et élection des divinités se confondent.

Ces principes sont aussi vérifiés chez Niobé qui prend à partie un professeur indélicat et organise ses camarades étudiants pour l'expulser de l'amphithéâtre. C'est cet acte particulier qui marque le début de son appel et qui l'annonce comme leader, d'abord en milieu étudiant, puis dans « LA VALLÉE DES PESTIFÉRÉS ».

Notons, pour conclure à ce niveau, que l'appel du candidat à l'initiation se fonde sur plusieurs facteurs. Cet appel naît, en général, d'un bouleversement dans la vie ou le milieu social du néophyte, qui éprouve alors le besoin de réagir. Mais cette volonté de réaction est, le plus souvent, suscitée par les dieux qui lisent la disponibilité du sujet à réussir la mission en présence. C'est le cas lorsque Nommo décide de transmettre la parole aux sept ancêtres des Dogons. Son choix se porte, non sur l'aîné des hommes, Ama Sérou, mais sur le cadet, Binou Sérou, être intuitif à souhait parce que d'une grande sensibilité. C'est à travers cet être disposé et ayant les aptitudes nécessaires que Nommo parvient à atteindre tous les hommes par ce don de haute portée sociale (Calame-Griaule, 1965). Mais une fois que ce choix est opéré, par quels moyens et par quelles stratégies se fait l'initiation de l'appelé ?

Les moyens et stratégies d'initiation

Les moyens et stratégies constituent le point d'aboutissement des rites de séparation. Ils permettent au Maître d'initiation de présenter au néophyte une nouvelle vision du monde, qui se situe au-delà du monde sensible et à laquelle celui-ci devrait désormais aspirer. Nous distinguons ici les deux concepts que sont moyens et les stratégies.

Les moyens d'initiation

Nous définirons les moyens d'initiation comme ce qui permet d'accomplir l'acte d'initiation, ce qui sert à atteindre ce but. Dans l'ensemble du corpus, trois grands moyens se dégagent : le verbe ou l'art sacré, le symbolisme et l'épiphanie.

Le verbe sacré est le moyen qui permet d'établir une claire distinction entre le poète initié, le bon artiste, et le non-initié, à l'art laborieux et d'origine purement humaine et artificielle. À plusieurs reprises, dans la trilogie Fer de lance, le poète tient à souligner l'origine et la nature sacrées de son art, par opposition à celui de ses concurrents :

*« Je veux de mon chant larme du barde, féconder ma terre
Cette terre nôtre enceinte d'ombres fortes :
Mais que j'irai jusqu'au centre des mondes puiser la sève de renouveau...
Or vous
Cigales chétives qui vous mêlez de chanter*

¹Le « pédou » est un instrument de musique traditionnel en pays bété (ethnie de l'ouest de la Côte d'Ivoire).

²L'arc musical est un instrument de musique traditionnel qui a exactement la forme de l'arc des chasseurs bété.

*Avant que ne me revienne l'autre tranche de nuit
Savourer ma colère implacable* » (Fer de lance, Livre 2 : 96)

Le contraste entre l'art du Maître d'initiation et celui des artistes non-initiés est saisissant : d'un côté, le « chant larme du barde », cette « sève de renouveau puisée au centre des mondes » ; de l'autre, le produit des « cigales chétives » que sont les mauvais artistes. Dowré, en apprentissage auprès du poète initié, doit discerner la différence entre ces deux pratiques artistiques et opter naturellement pour le meilleur. Un tel objectif ne peut être atteint que par l'intercession du Maître lui-même : « Donnez à Dowré, Ô vous puissances de lumière, vents, ouragans de dessous la terre / Et toi, force-étoile perlant les cimes du Jura mon rêve cafardeux / Donnez à Dowré cent fois mille ruisseaux de sang neuf et du rossignol l'inoxidable timbre de voix » (Fer de lance, Livre 2 : 78).

L'art sacré tire sa source de puissances surnaturelles mais aussi de modèles paradigmatiques (Toussaint Louverture) dans le domaine de la lutte émancipatrice. C'est dans la mesure où le poète est affilié à ces êtres d'exception, dans la mesure où il partage leur idéal, qu'il peut bénéficier de leur don et manifester leur art. Cette filiation au monde parallèle¹ influence la nature du discours poétique qui est alors majoritairement « peuplé » de symboles. L'on notera ainsi que le parcours du néophyte de *La Termitière*, dans sa quête d'une solution pour son peuple, est parsemé de rencontres symboliques, avec la remise d'attributs tout aussi symboliques. La première rencontre qu'il fait sur le chemin sinueux de l'initiation est celle d'une vieille femme à l'aspect répugnant, au corps recouvert de plaies purulentes, que le néophyte, tordu de douleur en même temps que de dégoût, est appelé à gratter pour passer la première épreuve. Son obéissance lui vaut de recevoir la guérison et un miroir de la vieille initiée qui se métamorphose miraculeusement en une jeune fille à la beauté exceptionnelle. Et tout son parcours sera ainsi traversé d'épreuves de toutes sortes, comme celui des trois amis Hammadi, Dembourou et Hamtoudo, dans *Kaydara* (Hampaté Bâ, 1978). Le décodage réussi de ces différents symboles permet chaque fois au candidat de passer une étape de l'initiation. Cette importance prépondérante du symbole dans le processus initiatique a amené Zadi Zaourou à élaborer la théorie de la fonction initiatique du langage. Celle-ci intervient « lorsque l'homme est ému ou lorsqu'il entreprend délibérément de révéler la face cachée de l'univers et les rapports insoupçonnés que tissent entre eux les phénomènes, les choses et les forces de la nature » (Zadi Zaourou, 1978 : 191).

L'épiphanie constitue l'un des moyens les plus efficaces de l'initiation du sujet qui découvre ainsi des êtres d'un autre ordre, et qui est alors appelé à évoluer selon cet ordre nouveau. L'exemple le plus frappant est celui de Shéhérazade qui fait la rencontre inattendue de Mamie Wata au bord d'un cours d'eau où elle s'était réfugiée pour fuir la colère meurtrière du Sultan :

« Shéhérazade :

– Mamie Wata ! Wataa !! Wataaaa !!! Viens ! Par pitié, viens ! viens me délivrer des griffes de la mort ! (... Désespérée, elle se lève et marche, tête baissée, bras à l'abandon, convaincue que bientôt, les gardes du Sultan viendront s'emparer d'elle pour la livrer à nouveau à l'ogre du palais. À ce moment précis, Mamie Wata surgit de l'eau. Épouvantée, Shéhérazade pousse un hurlement et tente de s'enfuir...)

Mamie Wata :

– Viens, divine Shéhérazade. Viens. N'aie pas peur. Je suis la reine des eaux et l'eau ne saurait détruire tous ceux qui viennent à moi. » (La Guerre des femmes : 18)

L'épouvante qui saisit Shéhérazade à la vue de Mamie Wata est la preuve que la manifestation de la divinité invoquée est, en réalité, inespérée en la circonstance. Dans son affliction, elle pousse un cri, lance un appel de désespoir en invoquant un nom qui ne relève pour elle que des contes

¹L'univers parallèle est le fruit de la vision dualiste du monde par les négro-africains. Chez la plupart des peuples négro-africains, en effet, l'on croit à la structure duale du monde, avec un aspect qui tombe sous les sens, et un autre qui échappe aux sens et qui ne se révèle qu'à l'initié qui dispose d'un regard spirituel.

de fée. La surprise de l'apparition se double donc d'une peur due à la nature peu ordinaire de l'être qui lui apparaît. Si le verbe sacré, le symbole et l'épiphanie s'imposent comme des moyens de l'initiation, il faut bien noter que ceux-ci s'inscrivent dans une stratégie globale.

La stratégie d'initiation

La stratégie dominante des maîtres d'initiation renvoie à ce que l'on pourrait nommer le dessillement progressif. Le dessillement se définit comme l'action de séparer les paupières qui étaient jointes et, par métaphore, l'action d'amener quelqu'un à voir, à connaître ce qu'il ignorait ou voulait ignorer. Le sens de l'initiation réside en cela. Mais ce dévoilement se fait rarement d'un seul coup. Il procède par étapes successives. Ainsi, le néophyte, dans *La Termitière*, reçoit du premier être qu'il rencontre (la vieille femme métamorphosée en jeune fille) un miroir qui lui permet d'observer sa propre image et d'accéder à une autre vision du monde : « Il semble éclore comme une fleur sous les caresses d'un soleil post-hivernal. Et ses sens lui parlent. Et son cœur lui parle. Et son âme lui murmure des paroles savantes et belles. Et ses yeux se dessillent : vision merveilleuse d'un monde dont il n'avait jusqu'alors vécu que les mirages et les puantes laideurs » (*La Termitière* : 99).

Ce dessillement, pour impressionnant qu'il soit, ne constitue qu'un pas, non l'aboutissement de la quête. Il n'est pas encore total puisque le néophyte ne peut non plus percevoir, ni identifier la termitière qui se dresse maintenant devant lui, et qui est toujours le résultat de la métamorphose de la jeune fille : « Il lui faudrait pour cela d'autres yeux. Ce qui signifie aussi affronter d'autres épreuves » (101). Dans son incapacité à percevoir la termitière, il erre dans la brousse et fait la rencontre d'un masque qui le capture et l'accable de questions. Au terme d'un long entretien ponctué d'épreuves, « le masque s'empare rapidement d'une feuille qu'il écrase et dont il instille la sève dans les yeux du néophyte » (104) qui peut désormais voir la termitière et communier avec elle. Ce dessillement progressif était nécessaire pour tester à la fois l'endurance et la fidélité du candidat à l'initiation, sa solidité mentale et son intégrité. On ne remet pas un si grand secret à un homme léger et, comme dit la Bible, il ne faut pas jeter les perles aux porcs, de peur qu'ils les foulent aux pieds (Matthieu 7 : 6). Le même processus a lieu avec Dowré dont l'initiation, qui s'amorce au Livre 1, s'achève au Livre 3 de *Fer de lance*, avec le dévoilement successif des mystères de l'art poétique sacré.

En tant que première phase du processus initiatique, les rites de séparation permettent au candidat de briser le cocon du monde sensible, de prendre conscience d'un monde double et de s'y aventurer, convaincu désormais que le premier monde n'était que l'apparence des choses, non leur substance. Mais cette démarche ne pouvait être déclenchée que par un appel du monde à explorer et par une discipline de l'élue face aux consignes et épreuves qui jalonnent le chemin.

Les rites de marge

Les rites de marge sont une méthode de dressage qui assure le passage de l'enfant, de l'autorité des femmes à celle des hommes. L'enfant, qui échappe alors au monde des femmes auxquelles il était soumis et qui assuraient son éducation, intègre maintenant le monde des hommes, des vieux précisément, pour se constituer en un maillon essentiel de la conservation et de la perpétuation des valeurs ancestrales. Ces rites reposent sur un ensemble de sévices et de brimades comme les coups de fouet, les piqûres de fourmis venimeuses, la baignade dans l'eau glaciale. La souffrance endurée dans ces différentes épreuves doit être stoïquement supportée. Les qualités attendues sont la bravoure, l'endurance, la résistance et la persévérance. Notons surtout qu'à cette période, si les candidats ont échappé à un monde (celui des femmes), ils n'ont pas encore intégré le monde visé (celui des hommes) ; ils sont de ce fait vulnérables, surtout après les nombreux sévices et épreuves subis.

¹L'article de J. L. Diaz, « Un siècle sous influence » dresse un état des lieux précis de cette période que cela soit au niveau littéraire ou scientifique (1997 : 11-32). Concernant Hugo, il emploie l'expression fort appropriée de « Romantisme humanitaire ».

Étudier ces rites dans notre corpus, c'est aborder l'ensemble des épreuves que le néophyte affronte et la complexité de l'espace-temps qu'il traverse. Mais tout cela est conçu et articulé par un Maître d'initiation qu'il convient de présenter en premier lieu.

Le Maître d'initiation

La présentation du Maître d'initiation portera, pour l'essentiel, sur sa nature. Dans l'édition intégrale de *Fer de lance*, tout comme dans *Aube prochaine*, il est un homme au sens propre du terme, disposant de tous les attributs de l'homme ordinaire. Mais il est plus qu'un homme, car il a tissé, par le processus de l'initiation, des alliances dans l'univers parallèle et n'obéit alors qu'aux principes de ce monde. Même le nom apparemment banal qu'il porte lui vient de ce monde et fait de lui un individu redoutable, malgré l'apparente simplicité qui le caractérise : « Et tous me nomment Ôdwapayi ; / Nul ne sait pourtant que ce nom me vient de l'autre monde et qu'elle le voulut ainsi, Ogo ma mère défunte qui seule savait si bien me barioler au lever du jour des beaux rires matinaux du kaolinkola. » (*Fer de lance*, Livre 2 : 64)

La nature du poète initié obéit à la dialectique de l'apparence méprisante et de la puissance profonde. En clair, derrière cette apparence insignifiante, se cache une puissance extraordinaire. C'est également ce que l'on observe chez l'« étrange petite vieille femme à l'aspect repoussant qui flageole sur ses jambes tordues » dans *La Termitière* (97). Cette faiblesse apparente cache cependant une étonnante puissance cabalistique, tout comme la hideur du départ dissimule une beauté envoûtante qui ne se révélera qu'une fois la première épreuve passée par le néophyte. Mais ce Maître d'initiation a la particularité d'être instable dans sa nature puisqu'il connaît des métamorphoses plus ou moins régulières. Cette caractéristique est conforme au principe du mouvement universel et de l'harmonie dans le déséquilibre décrit par Zadi Zaourou dans ses études sur la dialectique matérialiste (Zadi Zaourou, 2002). Parce qu'il siège dans le monde invisible, l'être initiateur est tout aussi invisible, et ne fait des apparitions furtives dans le monde physique que lorsque s'impose la nécessité. Ainsi, Mamie Wata n'apparaît à la malheureuse Shéhérazade que lorsque celle-ci crie désespérément à elle. Mais elle n'est elle-même que le relais de Mahié dont la manifestation physique ne tient qu'au temps mythique. Dans *Le Secret des Dieux*, l'homme-sans-visage tire sa spécificité de son nom. Il est en principe dénué de corporéité, et le préfacier précise bien qu'il est une idée, celle du changement qui hante Niobé-la- peste et tous ses camarades de « LA VALLÉE DES PESTIFÉRÉS ».

Le Maître d'initiation a donc pour trait essentiel d'être insaisissable, invisible et instable.

Le cadre spatio-temporel

En raison de son essence spirituelle, l'initiation est reliée symboliquement à un espace et à un temps qui présentent des caractéristiques spécifiques. Le parcours initiatique suppose que le héros intègre ces espaces et temps ou, à tout le moins, est mis en connexion avec ceux-ci.

Le cadre spatial

L'espace mythique (ou initiatique), encore appelé univers parallèle, est présent dans toutes les civilisations. Pour les peuples négro-africains en particulier, qui entretiennent avec leur environnement immédiat des relations culturelles, la Nature n'est pas « naturelle ». Elle est l'image visible d'un monde invisible. Ce monde invisible est l'archétype idéal, original et originel de notre monde, la référence parfaite et universelle de tout être, notamment de l'Initié. En raison de son caractère abstrait et invisible, il a su échapper à la profanation du temps et garder sa pureté et son efficacité des temps primordiaux. À l'intérieur même de chaque civilisation, il s'identifie à des espaces ayant une apparence concrète comme le ciel, le centre¹, les montagnes² et collines sacrées, les termitières,

¹Le centre est un lieu mythique et mystique par excellence. C'est le lieu où se rencontrent le Ciel, la Terre et l'Enfer, et Mircea Eliade précise qu'il s'agit du « point par lequel passe l'axe du monde, région saturée du sacré, endroit où peuvent se réaliser les passages entre les différentes zones cosmiques ».

²Du fait de son élévation, la montagne se présente dans plusieurs civilisations comme un lieu où passe l'Axis mundi, l'axe du monde, c'est-à-dire précisément le lieu de jonction entre le Ciel, la Terre et l'Enfer.

les villes et palais royaux, les arbres et forêts sacrés, etc. Et si les peuples dits primitifs donnent l'impression d'ignorer, par exemple, ce ciel où règne un Dieu souverain, c'est que, soutient Mircea Eliade (1964), en raison de l'éloignement et de la passivité de ce dernier, ils lui ont substitué des divinités plus proches, plus palpables, plus actives et plus fécondantes. Mais l'existence de ce Dieu ouranien n'échappe guère à la conscience populaire (Koffi Loukou, 2008).

Les œuvres du corpus reconnaissent globalement l'existence d'un deuxième monde qu'elles nomment « l'autre monde » (*Fer de lance*, Livre 2 : 64) et « aux deux mondes » (83). Ces deux syntagmes postulent la bipartition de l'univers entre un monde qui tombe sous les sens, et un autre qui échappent aux sens physiques. Dans la relation qui les unit, le monde visible est influencé par le monde invisible. Et c'est au monde invisible que le poète doit son nom « Ôdwapayi », donc son initiation. Cet univers adopte diverses configurations. Plusieurs syntagmes permettent de l'assimiler à un espace souterrain : « Puissances de lumière, vents, ouragans de dessous la terre » (*Fer de lance*, Livre 2 : 78), « fleuve souterrain » (133), « pays d'où l'on ne revient jamais » (*Fer de lance*, Livre 3 : 134), « le pays de Guédé du souterrain pays des ancêtres » (134). Cette série de syntagmes fait du séjour des morts un cadre d'initiation par excellence. Cela peut expliquer le culte que la plupart des peuples négro-africains vouent aux morts qui acquièrent, par le passage à ce monde mystérieux, un statut tout aussi mystérieux. Cela n'est pas banal si l'on considère que l'initiation consiste aussi en une mort symbolique.

Le monde parallèle est aussi présenté comme un univers aquatique, notamment comme la demeure de Mamie Wata (*La Guerre des femmes* : 18). L'eau, élément physique, apparaît donc comme un lieu de jonction entre le visible et l'invisible, entre le physique et le spirituel. Sur cette base, l'on peut comprendre pourquoi Gondo Tia souligne le caractère dangereux de la beauté de l'eau, en particulier (*La Tignasse* : 15). C'est dans ce même ordre qu'il faut situer cet autre espace qu'est la termitière que *La voix* décrit ainsi :

*« Nombri de la Terre-Mère
Bouche de la Terre-mère
Narine et regard de la terre libérant une fois l'an sa légion d'éphémères
Termitière
Oh route du ciel depuis l'ancêtre à la barbe frileuse
Échelle entre ciel et terre depuis les temps très anciens »* (*La Termitière* : 89)

La termitière est un centre par excellence, un point de jonction entre les zones cosmiques que sont le Ciel, la Terre et l'Enfer. Elle est la « route du ciel », l'« échelle entre ciel et terre », mais aussi la demeure souterraine de « l'ancêtre à la barbe frileuse », et une ouverture de la Terre, en tant que zone cosmique, sur l'univers visible : son nombri, sa bouche, sa narine et son regard. Elle est donc loin d'être simplement assimilée à une vulgaire demeure des termites. L'arbre constitue enfin un autre point de contact entre univers visible et univers invisible. Plus exactement, il se présente comme une barrière entre le monde des vivants et celui des morts : « Qu'il m'entende, l'ami Provost / Derrière l'arbre il s'est caché / Et si loin de ma voix son regard fraternel » (*Fer de lance*, Livre 2 : 68).

L'expression « derrière l'arbre il s'est caché » est empruntée à la parole du tambour akan et signifie : « il est mort. » Une telle expression confère à l'arbre une valeur symbolique particulière, celle de séparateur ou de frontière entre deux mondes de nature différente.

Ces différents espaces sont soit traversés par le candidat à l'initiation, soit visés comme des espaces à intégrer, soit idéalisés en raison de la nature divine des êtres qui les peuplent et qui influencent l'appelé. En intégrant ces espaces ou en entrant en alliance symbolique avec ceux-ci, le candidat à l'initiation se met en marge de la société ordinaire des hommes et des femmes de chair et d'os, et est désormais soumis à un nouvel ordre, avec ses règles et ses épreuves. C'est précisément le cas du néophyte dans *La Termitière*, qui « répond à un appel silencieux » (97) et s'engage dans un espace mystérieux où il rencontrera des êtres étranges.

Le cadre temporel

Dans la plupart des civilisations, le temps mythique est mis en étroite relation avec le temps primordial, le temps originel. Ce temps a la particularité d'échapper à la chronologie ordinaire, sensible, soumise à la pression de la durée et à l'irréversibilité. C'est le temps de toutes les béatitudes, de la perfection, un temps non périssable, stable mais dynamique et fécondant. Mircea Eliade l'assimile au temps de la vigueur créatrice. Placé à la fois au début et en dehors du devenir, il se présente comme le temps des métamorphoses et des miracles, et affiche un rapport très prononcé au rêve, à l'insolite et au merveilleux. S'il a été au début, il n'a pas pour autant cessé d'être. Il continue toujours d'être, mais en dehors de notre temps perceptible dans lequel il émerge quelquefois. Roger Caillois le nomme pour cela le Grand Temps (1950 : 131), et Mircea Eliade parle, lui, du Non-Temps (1963 : 100), de l'éternel présent, de l'éternité, qui précède l'expérience temporelle et lui survit.

Le temps mythique, dans le corpus, se présente selon diverses configurations. C'est le temps des béatitudes et de la perfection comme l'indiquent les syntagmes nominaux « le temps des enfances paisibles » (*Fer de lance*, Livre 2 : 64), « un temps d'hivernage » (*Fer de lance*, Livre 2 : 74), « l'âge d'or » (*La Guerre des femmes* : 35). La première expression suggère l'idée du paradis de l'enfance si chère à Senghor ou du paradis perdu d'un Baudelaire, par exemple. Si ce temps semble révolu, le processus de l'initiation, permet néanmoins de le réintégrer :

« Enseigne au peuple en rut l'énigme de mon nom de salut,

Ódwapayi :

Qui-vite-les-attaque !

Ódwapayi la langue opiniâtre et plus tenace et ferme que langue de pieuvre

Chante Dowré le dard de ma langue langue d'iguane pour que renaisse le temps des enfances paisibles» (*Fer de lance*, Livre 2 : 64).

C'est l'évocation du nom rituel du poète initié et la profération du discours sacré qui ouvrent les portes de cette époque ancienne. Ce temps est donc celui de l'Initié, comme le rappelle si bien l'homme-sans-visage : « Je suis l'homme des temps premiers » (*Le Secret des Dieux* : 130). En clair, ces différentes expressions évoquent un temps qui marque une rupture avec le temps mesurable et saisissable par l'esprit humain. C'est un temps affranchi de la temporalité et des normes cartésiennes, un temps mythique. C'est en référence à ce temps que l'on peut comprendre le temps présent et l'état actuel de la société. C'est d'ailleurs ce temps que les contes évoquent à travers les fameuses formules « il était une fois » ou « il y a longtemps, très longtemps ». Il s'agit d'un temps de gloire immense relevant d'un passé lointain, vague et imprécis, et qui revient à la mémoire de l'Initié comme par une sorte de réminiscence magique.

Ce temps évoque également le désordre originel ou mieux, l'époque où les êtres et les choses vivaient une vie non encore corrompue par le rationalisme dévalorisant. C'est l'époque où « les femmes portaient encore la barbe, et les hommes des tresses d'or et de feu » (*La Termitière* : 89) et où « les étoiles parlaient aux hommes » (*La Guerre des femmes* : 19) ; l'époque « des guinns et des sartiys (...) » où « les brebis terrifiaient lions et lionceaux, hyènes et guépards, la jungle vivant sa féérique adolescence » (*Le Secret des Dieux* : 20). Ce temps n'est révolu que pour le non-initié, enfermé dans les barrières du monde sensible. L'Initié peut, par la récitation de formules magiques ou, en répondant à un appel des Forces transcendantes, intégrer cette époque, comme c'est le cas pour Shéhérazade et le néophyte. Il peut aussi entendre sourdement la voix des Forces initiatrices et y obéir, comme le fait Niobé-la- peste par rapport à l'homme-sans-visage.

Le temps mythique correspond aussi à celui du verbe originel, verbe sacré que recherche l'apprenti-poète en voie d'initiation :

« Au commencement était le Mot

Nul ne le conçut

Nul ne le pensa

Il se proféra tout seul

*Tout conçu
 Tout pensé
 Et des ondes de choc de son formidable éternement
 Surgit de dessous l'aisselle du Néant
 Et le verbe et le Poème
 C'était au temps « x »
 Au jour « x » du « Xième » frisson de ce qui précéda et fit naître l'Univers »
 (Fer de lance, Livre 3 : 141).*

L'élue, en quête du verbe originel, est donc amené à intégrer ce temps originel pour s'abreuer à cette source mythique. Une telle entreprise n'est pas aisée et comporte de nombreuses exigences.

Les exigences, épreuves et consignes

Le succès du parcours initiatique exige de la part du candidat une prise de conscience des exigences et épreuves qui jalonnent son itinéraire. C'est une période d'obéissance totale et de contrôle absolu de soi, période où le disciple soucieux de réussir doit s'efforcer de marcher dans les pas de son Maître. Ce dernier ne manque pas d'attirer l'attention de son disciple sur les pièges de l'entreprise. Que l'on se souvienne simplement de l'avertissement de Gondo Tia à Esmel sur le danger qui se cache derrière toute beauté. De son côté, le néophyte de *La Termitière* semblait avoir perdu de vue cette consigne, lui qui, une fois la première épreuve passée, et devant la métamorphose de la petite vieille femme dégoûtante en une séduisante jeune fille, se laisse aller à des élans charnels. Il est aussitôt repris par la jeune fille qui, en tant que Maître d'initiation, testait à ce niveau la solidité de son candidat. La nécessité de se préserver s'explique par ce que Roger Caillois appelle *la fragilité du sacré* (1950 : 20). Tout contact entre le sacré et le profane souille le sacré et lui ôte son caractère divin. Le poète initié de *Fer de lance* le sait, qui avertit son disciple en ces termes : « Scrute le ciel, Dowré, et prends garde qu'on ne t'abuse mon frère / Prends garde à l'arme que tu tiens : elle s'irriterait de ronces qui rendraient incommode ton chant / Le chant de vérité » (*Fer de lance*, Livre 2 : 66).

C'est que le poète et son disciple évoluent dans une atmosphère « polluée » par l'art néfaste mais séduisant des mauvais artistes. Tout manque de discernement pourrait alors amener le néophyte à opérer le mélange des genres et à corrompre ainsi son art. La foi constitue une autre épreuve dans ce parcours si compliqué. Lorsque Shéhérazade voit émerger Mamie Wata de l'eau, et que celle-ci lui demande de l'y rejoindre, se présente à la jeune fille une épreuve délicate. Comment suivre un être étrange, qu'elle découvre à peine, et de surcroît dans un univers inhabituel ? Mais l'insistance de Mamie Wata, ajoutée à la foi à peine naissante de Shéhérazade, finit par convaincre l'élue à répondre favorablement à l'appel de l'Initiatrice. Notons que les néophytes réussissent aux différentes épreuves auxquelles ils sont soumis grâce, en particulier, à leur obéissance et à leur volonté de conjurer le sort. Mais celles-ci ne constituent qu'une étape du parcours.

Les rites d'agrégation

Au terme du processus initiatique, souligne Roger Bastide (2011), le candidat a perdu sa nature ancienne. Il est censé avoir tout oublié de sa vie passée : il ne sait plus marcher, parler, rire, etc. Sa stature courbée lors de sa sortie du bois sacré l'indique bien. Il semble marcher à quatre pattes, et ne reconnaît plus ses parents, ni sa maison. C'est un être nouveau qui a besoin d'être réintégré à la société, mais cette fois avec son statut définitif d'adulte. Il doit réapprendre les actes ordinaires de la vie quotidienne. C'est un temps de rééducation. Cette réintégration ne peut avoir lieu qu'après le constat de la métamorphose effective de celui-ci.

Métamorphose du candidat à l'initiation

La métamorphose du candidat à l'initiation s'opère par une série d'actes spécifiques au nombre desquels le dessillement occupe une place de choix. Nous avons déjà vu que ce dessillement s'opère progressivement. Mais l'initiation n'est complète que lorsque le dernier voile qui rendait impossible la perception parfaite des réalités spirituelles est ôté : « À quelques pas de la mystérieuse

ter-

mitière, le masque s'empare d'une feuille qu'il écrase et dont il instille la sève dans les yeux du néophyte. La musique s'arrête. C'est le miracle ! Le néophyte retrouve la vue en même temps que ses forces. Mieux, il voit maintenant au-delà des mirages, et la termitière est sous ses yeux ; il la voit ; il communique avec elle » (*La Termitière* : 104).

C'est l'instillation de la sève dans les yeux du néophyte qui provoque le dessillement définitif du néophyte qui avait, entre-temps, été partiellement dessillé. Il en est de même pour Dowré dont le voile tombe progressivement jusqu'au dessillement définitif que salue ici son Maître :

*« Prends ma main ma main
Prends ma main Dowré
Et serre-la de tout cœur en signe de serment et d'adieu Ô ! fils bien-aimé
Ton jour se lèvera demain et tu règneras sans partage sur tout diseur de symboles, sur tout génie venu des
limbes pour initier tes rivaux, Dowré mon amour
Que de renommées n'ai-je forgées pour dénouer des nœuds de python ? »
(Fer de lance, Livre 3 : 157)*

La délivrance du certificat de fin d'initiation à l'élue se traduit par une bénédiction et une prophétie de domination de celui-ci sur ses futurs concurrents. Ces propos sont révélateurs d'une initiation réussie, d'un parcours qui a obtenu l'assentiment total du Maître. Et le Maître peut aisément passer le relais :

*« Ô ! fils du Poème, Dowré-beauté-sans-rature,
Regarde mon dos cependant que je m'éloigne.
Maintenant que ta voix s'est assise,
Que ton cœur s'est assis
Que ton regard est regard parce que
Tes yeux sont des yeux puisqu'il
Y fait jour désormais (...)
Regarde ma face d'azur sans rature, Dowré
Cependant que je romps le fil qui nous lie
Et que sur le chemin du sanctuaire de nos pères
Gaiement je chante et danse ma marche de félicité »
(Fer de lance, Livre 3 : 168-169)*

Le disciple est jugé suffisamment aguerri pour voler de ses propres ailes. Il a connu une métamorphose aux niveaux de la voix, des qualités morales (« ton cœur s'est assis »), et il a acquis un troisième œil, celui de l'Initié. Un nouveau Maître vient de naître, et le Maître d'initiation peut juger sa mission accomplie et s'en aller en paix. De même, Shéhérazade, qui a accompli fidèlement et avec succès la mission de Mamie Wata auprès de Shariar, reçoit les félicitations de sa mandante : « Mamie Wata : Viens, divine Shéhérazade. Ton cœur s'est rempli de rayons d'esprit et tes mains de sagesse et d'ambrosie. Tu es ma fleur d'ylang-ylang et la vie germe en toi comme l'amour au plus beau jour de l'âge d'or que tissa Mahié de ses mains d'étoiles. Viens, grande et belle l'œuvre que tu viens d'accomplir » (*La Guerre des femmes* : 65). La métamorphose de Shéhérazade est radicale. De la jeune fille craintive et tremblante qui a du mal à comparaître à nouveau devant le tyran, l'on passe à une jeune Initiée remplie d'une nouvelle vie, et qui dégage un parfum spirituel qui ne laisse pas Mamie Wata indifférente. Celle-ci peut alors lui révéler le sens caché des êtres, phénomènes et choses, la faire accéder au cœur secret et sacré de l'initiation, à l'être profond des choses : « Je suis Mamie Wata. Mahié, c'est moi. Zouzou, c'est encore moi. Je suis l'esprit de la femme et l'esprit de l'homme. C'est pourquoi je suis l'unité parfaite du chiffre 7 ; $7 = 1$, Didiga. » (*La Guerre des femmes* : 69).

Cette révélation si grande ne peut être faite qu'à une personne qui a fait preuve d'obéissance totale et qui bénéficie désormais d'une confiance absolue du Maître. Une révélation similaire a

lieu avec le néophyte à qui la termitière se dévoile comme étant à la fois le miroir et la canne en rainures qui lui sont successivement remises lors de son parcours (105). C'est la révélation suprême, la clé ultime pour accéder au cœur de l'initiation et la vivre. Une fois cette clé reçue, l'Initié peut acquérir son autonomie et exercer la mission qui y est attachée.

Mission du nouvel Initié et métamorphose de la société

La réintégration du nouvel Initié à la société s'accompagne toujours d'une mission d'affranchissement d'un joug tyrannique, et partant, d'une métamorphose méliorative de ladite société. Il en est ainsi parce que l'initiation est elle-même motivée par une situation socio-politique et spirituelle défavorable. Le parcours initiatique aura ainsi eu pour résultat de métamorphoser et l'appelé et la société.

Dowré, dont l'initiation s'est achevée à l'entrée de la troisième et ultime porte du pays des morts où son Maître fait une entrée remarquable, retourne maintenant chez les vivants, muni de ses nouveaux attributs d'initié (son « bissa »¹ habituel et un « bissa » invisible), pour se révéler comme nouveau Maître de la parole (171-172) et pour proclamer que « malgré la teigne et le pian, le Soleil s'est mis en marche » (173). Si le texte ne fait pas expressément mention de la métamorphose effective de la société, la note d'espoir qui clôt l'œuvre et les paroles prophétiques du poète initié, rassurent suffisamment de la transformation qui s'annonce de façon irrémédiable. On peut donc conclure d'une nouvelle ère pour ce peuple naguère soumis aux abus de tous ordres, dont la colonisation, le néo-colonialisme, l'art de bas niveau, corrompu, le désordre socio-politique dans la cité du poète.

Le parcours initiatique du néophyte dans *La Termitière* se solde par le même succès car « avec son retour parmi son peuple, plus rien ne sera comme avant. Du reste, ce peuple le sent, qui l'accueille avec ferveur » (106). La suite est connue, l'Initié vient à bout du Monarque et de son « Ouga », et le peuple peut alors savourer la victoire et la liberté retrouvées.

Dans *La Guerre des femmes*, la mission de Shéhérazade est à la fois spirituelle et psychologique. Lentement et patiemment, elle doit faire défiler à la mémoire du Tyran des tableaux de l'ordre primordial des choses. Une telle démarche, inspirée du Maître d'initiation, produit un résultat des plus surprenants. Le Roi sanguinaire se prosterne devant la jeune fille, implore et confesse :

« Je t'en supplie, Shéhérazade. Tu vois, tu es venue et le jour m'est apparu comme un rayon dans le désastre de mon trébuchement. Reste ici, tout près de moi, et tu verras que tout changera. Tout, tout ! Y compris tous les couples de ton royaume. (Un temps, il se met à genoux et lui prend les jambes).

– Ce que me dicte mon cœur et que ne peut contenir ma raison. Je t'aime Shéhérazade. Je t'aime. »
(*La Guerre des femmes* : 65)

Au terme de sa mission, Shéhérazade est non seulement parvenue à sauver sa vie, mais aussi celle de toutes les femmes d'Arabie, de tous les couples, et surtout, celle de Shariar lui-même, délivré de cette haine féroce qui le rongait. La prosternation est le signe qu'il est affranchi de l'orgueil et de la toute-suffisance qui s'étaient emparés de lui et qui le tenaient captif, le rendant odieux à tous et à chacun. Esmel connaît le même parcours puisque sa guérison ponctuée d'une initiation chez Gondo suscite chez le marabout Karamoko le vif désir de se rendre chez le même Maître d'initiation. Cette mission se solde par un franc succès pour le marabout paralytique qui retrouve la guérison physique et spirituelle, comme Esmel (et Grâce à Esmel) qu'il a rendu infirme à la demande d'un mari cocu, par l'administration d'une potion nocive. La chute du Monarque à l'avènement de l'Homme-sans-visage est tout aussi salutaire pour le peuple tout entier, notamment pour les réfugiés de « LA VALLÉE DES PESTIFÉRÉS » qui retrouvent la liberté qui leur avait tant fait défaut tout le temps que durait la dictature du Souverain. L'initiation d'un sujet produit un effet à la fois individuel et collectif. La transformation qui s'opère à son niveau rejailit sur

¹« Bissa » est un terme bété qui désigne le chasse-mouche fait généralement d'une queue de bœuf, et dont se servent les artistes traditionnels lors de leurs prestations publiques. Pour l'artiste initié, cet instrument est sacré et consacré.

tout le peuple pour lequel il est appelé et en faveur de qui il affronte les prédateurs sociaux.

Conclusion

La correspondance entre les rites d'initiation définis par Roger Bastide et la structuration du parcours des héros zadiens est bien évidente. Les différents néophytes passent par l'étape de l'appel qui les sépare de leur cadre d'évolution initial et qui les met à la disposition de la puissance initiatrice. Cet appel s'opère de diverses manières et prend, dans chaque cas, prétexte d'un besoin spécifique du milieu ambiant. La seconde étape, marquée par les épreuves et la métamorphose effective, constitue le cœur-même du processus parce que de son succès dépend, en grande partie, celle de l'initiation toute entière. Notons, à ce niveau, que le succès de tous les héros zadiens est le signe que ceux-ci sont conçus comme des modèles de la lutte émancipatrice qui devrait à tout prix aboutir à l'inversion des pôles de la contradiction en faveur des opprimés. Cette victoire est perceptible à la troisième étape du parcours initiatique qui voit la réintégration des initiés à leurs sociétés d'origine en vue d'œuvrer à la transformation de celles-ci. La place prépondérante que Zadi accorde à l'initiation tient au fait que, selon lui, l'oppression que les Souverains font peser sur leurs peuples a pour fondement des valeurs mystiques dont l'effondrement nécessite des valeurs du même ordre.

BIBLIOGRAPHIE :

- BASTIDE, Roger, *Le rêve, la transe et la folie*, Paris : Seuil, 2003.
- BOHUI, Dali Joachim, *Maiëto pour Zékia*, Abidjan : CEDA, 1988.
- CALAME-GRIAULE, Géneviève, *Ethnologie du langage, la parole chez les Dogons*, Paris : Gallimard, 1965.
- GRIAULE, Marcel, *Dieu d'eau- Entretien avec Ogotemméli*, Paris : Fayard, 1966.
- CAILLOIS, Roger, *Le mythe et l'homme*, Paris : Gallimard, 1938.
- CAILLOIS, Roger, *L'homme et le sacré*, Paris : Gallimard, 1950.
- ELIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris : Gallimard, 1963.
- ELIADE, Mircea, *Histoire des croyances et des idées religieuses (Tome 1). De l'âge de la pierre aux mystères d'Eleusis*, Paris : Payot, 1976.
- ELIADE, Mircea, *Traité d'histoire des religions*, Paris : Payot, 1964.
- ELIADE, Mircea, *Histoire des croyances et des idées religieuses (Tome 2) – De Gautama Boudha au triomphe du Christianisme*, Paris : Payot, 1978.
- HAMPATE BÂ, Amadou, *Kaydara*, Abidjan : NEA, 1978.
- KOFFI, Loukou Fulbert, *La fonction initiatique dans la poésie négro-africaine*, thèse de doctorat unique, sous la direction de Bernard Zadi Zaourou, Université de Cocody-Abidjan, 2008.
- ZADI, Zaourou (Bottey), *Césaire entre deux cultures*, Abidjan : CEDA, 1978.
- ZADI, Zaourou (Bottey), *La parole poétique dans la poésie négro-africaine : cas de l'Afrique de l'ouest francophone*, thèse de doctorat d'état sous la direction de Monique Parent, Strasbourg, 1982.
- ZADI Zaourou (Bottey), *Césarienne, suivie de Aube prochaine*, Abidjan : CEDA, 1984.
- ZADI Zaourou (Bottey), *La Tignasse*, Abidjan : CEDA, 1984.
- ZADI Zaourou (Bottey), *Le Secret des Dieux*, Rome : La Rosa Editrice, 1999.
- ZADI Zaourou (Bottey), *La Guerre des femmes*, suivie de *La Termitière*, Abidjan : NEI / NETER, 2001.
- ZADI Zaourou (Bottey), *Fer de lance*, édition intégrale, Abidjan : NEI / NETER, 2002.
- ZADI, Zaourou (Bottey), « Littérature et dialectique : une application du matérialisme dialectique à l'étude de la poésie », in *EN-QUÊTE*, n° 9, Abidjan : EDUCI, 2002.